

Québec français



## *Shakespeare et Juliette* Amour, humour et cie

Christiane Lahaie

Numéro 114, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaie, C. (1999). Compte rendu de [*Shakespeare et Juliette* : amour, humour et cie]. *Québec français*, (114), 99–100.

# Shakespeare et Juliette

## Amour, humour et cie

PAR CHRISTIANE LAHAIE

**P**rimé par les Golden Globe Awards, puis par une légion d'Oscars à Hollywood, dont celui du meilleur film, *Shakespeare et Juliette* du Britannique John Madden a certes tout pour plaire. Son intrigue astucieusement ficelée, sa distribution hors pair et sa facture à la fois somptueuse et impeccable le placent au rang des grandes réussites du 7<sup>e</sup> art. Mais quand on y regarde de plus près, on se rend compte que de nombreux films présentent des caractéristiques similaires, que certains (je pense à *La vie est belle* de Roberto Benigni) vont plus loin dans leur remise en question de l'Histoire et que, finalement, *Shakespeare et Juliette* correspond plus à la norme qu'à l'exception. Alors, pourquoi tant de récompenses ? Est-ce à cause de : a) son ineffable romantisme (et le charme du couple Fiennes - Paltrow) ? b) son humour, avouons-le, tout à fait irrésistible ? c) l'effet auto-congratatoire qu'il a probablement suscité auprès d'une majorité de membres de l'Académie ?

Et si c'était toutes ces réponses ? Le cas mérite à tout le moins d'être examiné de plus près.

On ne sait pas grand-chose du vrai William Shakespeare, sinon qu'il a eu un mariage malheureux et qu'il a donné à la dramaturgie anglaise la plupart de ses grandes pièces. Sa prolificité incite encore aujourd'hui les uns à crier au gé-

nie, et les autres, à l'imposture. On aime croire qu'un seul homme n'a pu écrire autant, qu'il a fallu qu'une cohorte de tâcherons lui vienne en aide. Le film de Madden s'inscrit sans doute dans cette veine, dans la mesure où il offre un Shakespeare humain, en proie à une crise d'inspiration, que seuls l'amour et quelques conseils judicieux d'un pair peuvent réanimer. Ainsi tout commence quand le jeune Shakespeare (Joseph Fiennes), auquel Sir Philip Henslowe a commandé un nouveau texte, cherche désespérément des idées à coucher sur papier. Un contemporain, le dramaturge Christopher Marlowe (mort prématurément), lui dicte bien quelques lignes dramatiques, mais c'est davantage un coup de foudre qui stimule l'imagination de Shakespeare, sa rencontre avec Viola (Gwyneth Paltrow), une noble promise à l'infâme Lord Wessex. Celle-ci, qui rêve de devenir comédienne à une époque où il est impossible pour une femme d'évoluer sur une scène de théâtre, inspire bientôt la célèbre tragédie *Roméo et Juliette*, pièce qui triomphe au Curtain, avec Shakespeare lui-même dans le rôle de Roméo et Viola dans celui de Juliette. Dès après la représentation, les amants se voient obligés de rompre : le premier est déjà marié, la seconde vient de le faire, contrainte à la fois par son père et par un décret de la Reine Élisabeth (Judi Dench). Qu'on ne s'y trompe cependant pas :



*Le jeune Shakespeare (Joseph Fiennes), cherche désespérément des idées à coucher sur papier.*





*L'ironie abonde également dans Shakespeare et Juliette. On se moque de soi-même allègrement, puisque les jeux de coulisses et les mécanismes de la représentation théâtrale, tels des mythes séculaires, sont à la fois déconstruits et réifiés.*



*Shakespeare et Juliette* n'a rien de tragique. Viola restera la muse du dramaturge qui s'inspire bien-tôt de sa figure pour entamer la rédaction de la comédie *La nuit des rois*.

À en croire les personnages de *Shakespeare et Juliette*, l'amour a un pouvoir régénérateur, voire salvateur, que l'on tend peut-être à tenir un peu trop en respect, en cette fin de siècle désabusée. Il n'est ni un piège ni une calamité, mais une bénédiction qui, même passagère, permet à l'individu de se réaliser, d'aller au bout de lui-même. On le voit : on nage en plein romantisme, mais ce n'est pas désagréable.

Les interférences de séries, ou clins d'œil humoristiques, dont le film se voit ponctué viennent cependant mettre quelques bémols à cette vision par trop naïve de l'amour. Par exemple, le jeune Shakespeare consulte un analyste aux méthodes apparemment freudiennes. Cette sorte de charlatan, qui n'est pas sans rappeler ceux qui sévissent à notre propre époque, lui remet un bracelet en forme de serpent dont la gueule ouverte est destinée à recevoir un message et à servir ainsi de « philtre d'amour ». Plus loin, lorsque l'amoureux hèle une embarcation afin de poursuivre Viola jusque chez elle, un « Rameur, suivez cette barque ! » ne manque pas de faire sourire.

Le film comporte également une dimension parodique marquée : la scène du balcon qui aurait inspiré celle de *Roméo et Juliette* se voit tournée en ridicule, le cri de la bonne poussant Shakespeare à échouer dans les ronces et à s'enfuir à toutes jambes. Lors d'une bagarre, un des membres de la troupe du Théâtre de la Rose se sert d'un crâne humain pour assommer un adversaire, renvoyant du coup le spectateur hilare à *Hamlet*. De même, John Webster, que Madden représente comme un délateur voyeur et morbide, fait rire, surtout quand on sait que le vrai Webster a effectivement écrit des pièces où l'horreur et la mort dominent.

L'ironie abonde également dans *Shakespeare et Juliette*. On se moque de soi-même allègrement, puisque les jeux de coulisses et les mécanismes de la représentation théâtrale, tels des mythes séculaires, sont à la fois déconstruits et réifiés. On use et on abuse du *quiproquo* et des heureux hasards (ces « miracles » de la scène), comme pour dire « Voilà ! Nous sommes dans la fiction et c'est tant mieux » ! De cette logique peut bien surgir un bégue à l'élocution parfaite lorsque la situation l'exige, ou une souveraine complaisante et prête à accorder aux artistes l'impunité dont ils ont besoin pour reproduire la vie et en révéler le sens ultime.

Il faut donc reconnaître que *Shakespeare et Juliette* s'inspire de la réalité : le Théâtre de la Rose a bel et bien existé, ainsi que le Curtian. Marlowe, Burbage et John Webster ont été des contemporains du dramaturge. Une épidémie de peste a sévi à Londres au cours du règne d'Éliza-

beth I et a provoqué la fermeture temporaire des théâtres. Enfin, Shakespeare a connu un mariage malheureux avant de quitter son village natal pour la capitale anglaise. Cette toile de fond assure un minimum de crédibilité au film de Madden, mais là s'arrête la fidélité du réalisateur à l'histoire. D'ailleurs, quoi de plus ennuyeux que la vie des écrivains, ceux qui respirent, aiment et tuent par procuration ? Pour qu'il soit crédible à l'écran, le dramaturge doit agir, devenir un de ses propres personnages, se battre et faire la cour aux dames avec une adresse extraordinaire. Et vive la fiction !

Car c'est bien des rapports plus ou moins étroits entre réalité et fiction dont il est véritablement question ici. De la réalité comme source de fiction, et de la fiction comme rachat du réel. Il y a dans la poésie, dans le drame, une cohérence, une beauté que le quotidien ne saurait offrir. Par conséquent, l'invention de sa vie et de sa mort devient pour les artistes de la scène (et, par extension, du cinéma) une manière de *modus vivendi* vieille comme le monde et sans cesse renouvelée. En célébrant les dramaturges (ces scénaristes de l'ombre), les metteurs en scène, les comédiens, les costumiers et les accessoiristes, de même que les mécènes qui sont prêts à les suivre jusqu'au bout, *Shakespeare et Juliette* flatte Hollywood dans le bon sens, de sorte que les nombreux prix qu'il a récoltés ne devraient étonner personne.

Il y a toutefois plus. Madden, un Anglais, met en scène des personnages américains tant ils sont intègres, entiers, croyants (la scène où Shakespeare implore le pardon de Dieu à la suite du meurtre de Christopher Marlowe est éloquente à cet égard), ce qui cadre tout à fait avec le puritanisme d'Hollywood. Respectueux des institutions (le mariage, notamment) et du pouvoir (le père, la Reine), William et Viola renoncent à l'amour, mais c'est pour mieux remplir le rôle qu'on (Dieu ?) leur a imparti. Finalement, on réhabilite la femme à qui on a permis d'incarner d'abord Roméo, puis Juliette sur scène (le rôle d'amoureuse lui sied à merveille !), on en fait sa muse et la protagoniste de sa prochaine création, ce qui est tout de même une amélioration de la condition féminine (du moins, dans la fiction...).

Je suis une mauvaise langue ? Sans doute. Une jalouse ? Bien sûr ! Mais il est quand même parfois instructif de démonter les mécanismes de consécration de la machine hollywoodienne, ne serait-ce que pour souligner ses valeurs dominantes, que l'on a toujours le choix d'adopter ou de rejeter. Le pire, c'est que j'ai bien aimé *Shakespeare et Juliette*. Son scénario a beau devenir prévisible, surtout vers la fin, il constitue un bon divertissement.

Merci à la direction du cinéma Le Clap pour sa collaboration.